

L'esprit humain est ainsi fait que tout chiffre rond tend à produire un effet de marqueur. Aussi fallait-il pour ce dixième numéro d'*Initiales* une figure emblématique, qui fût capable de condenser les opérations et les valeurs qui sont au cœur de la revue depuis ses commencements : le questionnement et la réévaluation historiques, l'expérimentation, l'art, la pédagogie et la transmission. Ainsi s'imposa Maria Montessori (1870-1952), à qui l'on doit non seulement l'invention d'une *méthode*, mais aussi le déploiement d'une *pensée* de la pédagogie, considérée comme question humaine fondamentale. Le regain d'intérêt dont elle bénéficie ces derniers temps ne pouvait par ailleurs que renforcer notre conviction. Non pas que nous cherchions à coller à l'actualité, mais parce qu'il y a là un passionnant symptôme de la difficulté de notre époque à concevoir et à produire des formes institutionnelles d'éducation satisfaisantes. En témoignent autant le succès phénoménal du livre de Céline Alvarez, *Les Lois naturelles de l'enfant*¹, qui greffe les apports des neurosciences sur la vulgate montessorienne, que la volonté, exprimée par l'actuel ministre de l'Éducation nationale, Jean-Michel Blanquer, d'« encourager la méthode Montessori »² – ce qui ne laisse pas de surprendre de la part d'un ministre se présentant par ailleurs comme le pourfendeur de ce qu'on appelle aujourd'hui le pédagogisme, qui s'inscrit à bien des égards dans le sillage de la pensée Montessori.

Sans doute cette attention portée à la pédagogue italienne n'est-elle pas seulement un signe des temps, mais aussi plus largement un effet de la dimension d'utopie qui habite la notion même d'éducation. Qu'on le dise avec Freud, qui voyait dans l'éducation l'un des trois métiers impossibles, avec l'art de gouverner et l'art de soigner³ ou, plus près de nous, avec Jean-Claude Milner, pour qui l'école

relève de « l'institution contradictoire [...] par structure, instable, toujours en position critique, puisque toujours en situation d'articuler en langage institutionnel ce qui ne se laisse pas dire intégralement dans ce langage⁴ », l'art de l'éducation tend à s'exercer dans un horizon utopique : celui d'un possible arraché à l'impossible ou d'un bon lieu dessinant en creux un non-lieu de l'institution. C'est dans cet horizon qu'il faut situer la réception de Maria Montessori. S'attachant à montrer, à la fois en praticienne et en visionnaire, que les enfants obéissent à des lois naturelles, qu'ils connaissent en particulier des périodes sensibles spécifiques et font preuve d'une faculté d'absorption remarquable, elle engage à rien moins qu'à un renversement copernicien : ce n'est plus l'enfant qui doit s'adapter à des règles d'apprentissage préexistantes, mais c'est toute la conception et l'organisation des apprentissages, de leur rythme à leur environnement en passant par le rôle de l'éducateur, qui doivent être repensées à l'aune des spécificités de l'enfant.

L'époque présente constitue assurément le plus favorable des terrains pour accueillir un tel renversement. Quand la pédagogie Montessori met l'expérience sensorielle au cœur de l'apprentissage et accorde la plus grande importance à l'expérimentation et à la manipulation, avec l'idée que le travail de la main contribue au développement de l'intelligence, notre époque mise sur la créativité et l'innovation pour concilier progrès social et compétition économique. Ici et là, il y va d'un certain *état détourné de l'art*, c'est-à-dire de la mobilisation de valeurs et de processus proprement artistiques, dans des champs autres, éducatif, social et économique, selon une martingale que nos démocraties néo-libérales ont su porter à un niveau de perfectionnement inégalé. Ce n'est à cet égard pas un hasard si les fondateurs de deux des entreprises emblématiques de notre temps, les inventeurs de Google, Larry Page et Sergei Brin, ainsi que Jeff Bezos, le fondateur d'Amazon, ou encore Jimmy Wales, le créateur de Wikipédia, ont grandi dans des écoles Montessori. Et ce n'est pas le moindre des paradoxes que de constater que, dans le même temps qu'elle peut être associée au développement de ces entreprises qui ne cessent de se disputer et de vendre notre attention, Maria Montessori place au cœur de tout son système cette même dimension de l'attention, et plus précisément la faculté extraordinaire de concentration de l'enfant, ce qu'elle appelle son « esprit absorbant ».

Tel est le « fait psychique nouveau » que découvre Maria Montessori au début du XX^e siècle : « c'est un phénomène de concentration si absolue et si profonde, qu'il isole totalement le sujet de son ambiance, quelque riche qu'elle soit en stimulants⁵ ». Bien avant que l'on s'accorde à considérer, à la suite notamment des travaux d'Yves Citton, que l'attention est un enjeu économique et écologique fondamental⁶, Maria Montessori isole ainsi chez l'enfant cette disposition naturelle, qui ne demande qu'à s'exercer pour autant qu'on soit capable d'en produire les conditions. C'est ce legs passionnant et ambigu que ce numéro entend décliner, avec la conscience claire que nous avons d'appartenir à une époque dans laquelle l'attention est à la fois une disposition qu'on exerce et une ressource qu'on se dispute, et la conviction que le monde de l'art a là une place à tenir et un rôle à jouer, entre éducation, résistance et athlétisme.

1. Céline Alvarez, *Les Lois naturelles de l'enfant*, Les Arènes, 2014.

2. France Culture, les Matins d'été, 27/07/2017.

3. S. Freud, « Analyse terminée et analyse interminable », *Revue française de psychanalyse*, t. XI, n° 1, 1939, p.33.

4. Jean-Claude Milner, *De l'école*, Seuil, 1984, p.11.

5. Maria Montessori, « Les observations qui sont à la base de ma méthode », conférence de 1936 à Paris, que nous republions dans ce numéro, p.9

6. Cf. Yves Citton (dir.), *L'Économie de l'attention. Nouvel horizon du capitalisme ?*, La Découverte, 2014 et Yves Citton, *Pour une écologie de l'attention*, Seuil, 2014.